Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 1 (1856)
Heft: 12

Artikel: Manœuvres de la division de l'Est
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-328133

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

portant l'ancienne cocarde d'Uri, se dirigea sur Altorf, point sur lequel un bataillon de milices helvétiques s'avançait de son côté pour dissiper le rassemblement qui interceptait la communication avec le St-Gothard. Le chef de bataillon, averti de leur approche, débarqua trois compagnies entre Attinghausen et Seedorf; mais assaillies avec fureur, elles furent forcées de se rembarquer.

Le lendemain, 26, une assemblée publique eut lieu à Altorf; elle choisit pour chef Vincent Schmidt, historien, qui établit un certain ordre parmi les insurgés et se prépara à accueillir chaudement le bataillon helvétique. Celui-ci, honteux de l'échec de la veille, se préparait de son côté à prendre sa revanche. Les miliciens ne tardèrent pas à tenter un nouveau débarquement, mais il ne réussit pas mieux que le premier. Schmidt les contraignit à se retirer sur Lucerne avec perte, après quoi il garnit de ses postes les bords du lac.

Le succès des rebelles d'Altorf retentit dans le canton de Schwytz. Le 28 avril, jour ordinaire de la landsgemeinde, le tocsin sonna dans toutes les communes; les paysans, faisant armes de toutes pièces, marchent sur le chef-lieu et chassent la petite garnison sur Brunnen, où elle put s'embarquer heureusement. Les révoltés triomphants tinrent alors une assemblée où ils convoquèrent toutes les notabilités du pays. Mais celles-ci, en qui la haine des Français n'avait pas obscurci la raison, refusèrent pour la plupart d'y paraître. Quelques hommes sages, au nombre desquels se trouvaient l'ancien landamman Schuler et Aloys Reding, cherchèrent même à leur démontrer toute la folie d'une levée de boucliers.

Les avantages remportés par les insurgés sur les milices helvétiques à Altorf et à Thoune, auraient placé les Français dans la position la plus critique, si Masséna n'avait pris sur le champ des mesures vigoureuses. Il ordonna à Soult de marcher contre Schwytz et Altorf avec les 1re et 53e de ligne. La 110e, de passage à Genève, resta au Léman afin de s'opposer aux progrès de l'insurrection en Valais.

(La suite au prochain numéro.)

MANŒUVRES DE LA DIVISION DE L'EST.

Les appréciations sur les manœuvres de la division de l'Est sont fort diverses. Il nous fut malheureusement impossible d'y assister pour en rendre compte à nos lecteurs: nous devons donc nous en référer aux rapports qu'en firent à différents journaux des témoins occulaires. Parmi ces rapports figurent en première ligne ceux qui furent confiés aux colonnes de la *Gazette fédérale* dont le rédacteur assista aux manœuvres en qualité de capitaine d'une compagnie d'infanterie, et suivit avec beaucoup d'attention tout ce qui se fit, nous lui empruntons les détails suivants. Voici comment il s'exprime sur l'esprit et sur la tenue des troupes:

« Chez des milices, en particulier chez les milices suisses, l'esprit qu'elles apportent en se rassemblant, l'opinion qu'elles conçoivent sur la campagne qu'elles vont entreprendre, jouent un grand rôle. L'esprit est-il bon, il remplira et couvrira bien des lacunes inséparables d'un système de milices et il remplacera les dispositions sévères de la discipline. Si l'esprit de la troupe manque de bonne volonté et de dévouement, c'est alors que ces lacunes s'accroissent ; que la paresse et le laisser-aller, si ce n'est quelque chose de pire accompagnent toute l'entreprise. Si on demande quel est l'esprit dont étaient imprégnées les troupes rassemblées en Thurgovie, on acquerra la conviction que dès le principe elles manquaient complètement d'enthousiasme.

» Les hommes arrivèrent en très grande partie contre leur gré et retournèrent avec beaucoup de plaisir dans leurs foyers. Ce n'était pas le cas pour les officiers, surtout pour les plus élevés en grade, mais cet esprit régnait chez le simple soldat. Il en résulta qu'on dut toujours pousser, aiguillonner et beaucoup blâmer la troupe, et tout leur parut difficile et fatigant. Le reproche, qu'on ait trop demandé à la troupe, que les étapes aient été trop grandes, est en général injuste. Le service était sévère, mais point exagéré, et ce serait un mauvais signe s'ils n'eussent pu en faire un beaucoup plus pénible. Il est de fait que dans d'autres occasions ils en ont fait un plus fatigant. Mais, comme nous l'avons dit, il leur manquait cet entrain, ce dévouement qui empêche qu'on murmure, qu'on se livre à des comparaisons, qui fait tout faire ce qui est demandé, et qui aide à l'homme à se contenter de peu.

» D'où provient l'absence de ce bon esprit? Nous nous en sommes enquis à diverses fois, et nous avons reçu des réponses diverses. Ce déplaisir, qu'un temps magnifique ne pouvait dissiper, provenait en partie de l'époque de l'année. Beaucoup d'hommes eussent mieux aimé rester à la maison pour les récoltes. Mais en général nous nous sommes convaincus que l'esprit militaire a beaucoup diminué (dire pourquoi nous mènerait trop loin) et que *in concreto* les hommes n'avaient aucune idée suffisante du but d'un rassemblement de troupes. Le soldat suisse lorsqu'il est appelé sous les drapeaux doit en savoir la raison : il doit être convaincu qu'il s'agit de quelque chose. Le but du dernier rassemblement de troupes n'était que des manœuvres, qu'un exercice militaire : le soldat ne comprenait pas, et appréciait fort peu cela : il ne lui paraissait pas parfaitement clair ; on l'avait habitué jusqu'alors à exercer à des heures fixées d'avance, habitué à des places d'armes et à des quartiers commodes, et il devait tout à coup coucher sur la paille, veiller pendant les nuits et manœuvrer durant les jours, à ses yeux cela était parfaitement inutile si cela n'avait pour but qu'un exercice. De là vient qu'il était souvent mal disposé, mécontent et paresseux. Du reste ce mécontentement ne se manifestait pas autrement que par l'apathie : on entendit peu ou point parler de désobéissance ou d'excès commis. Les hommes faisaient ce qu'on leur disait de faire, mais ne faisaient rien par eux-mêmes. Il manquait en général de vie, d'entrain, et enfin de ce qu'on voit dans les rassemblements de troupes de la Suisse française et qui tient à la nature même de ces troupes. Cependant dans certains moments cette vie se ra-

nima, par exemple lorsque nous traversâmes la *Thour* : les hommes reculaient d'abord, mais lorsque leurs officiers s'avancèrent les premiers, ils se lancèrent avec joie et plus tard on n'entendit proférer aucune plainte, quoique ce passage ne fût peut-être pas absolument nécessaire. Mais les hommes s'intéressaient à un pareil passage parce qu'il leur avait donné une image de la réalité. C'est ainsi que les troupes eurent beaucoup de plaisir à bivouaquer, chose nouvelle pour la plupart d'entre elles. C'était aussi un joli spectacle, au milieu d'une douce nuit d'automne, de voir à ciel découvert ce campement de plus de 6,000 hommes : ici l'infanterie par compagnies, avec les faisceaux devant elles, là les casques et l'équipement de la cavalerie, tout auprès le parc d'artillerie et la longue ligne de chevaux ; au milieu de tout cela un grand nombre de feux, pour lesquels le commissariat n'avait délivré que trop de bois ; à tout cela se joignaient de retentissantes musiques et les chants des guerriers ; c'était une scène du camp de Wallenstein. Le capucin ne manquait même pas, dans la personne d'un spirituel Thurgovien, qui, du haut de son cheval, haranguait ses camarades.

» C'étaient des exceptions, et du reste dans les marches et dans le combat les hommes étaient froids, et certainement dans les appréciations portées sur le camp de l'Est, ce point que nous signalons et qui a été passé sous silence dans d'autres rapports, doit être mis en balance ; il explique en effet bien des choses qui étaient jusqu'ici inexplicables ou mal expliquées ; on commet une grande injustice si on recherche dans les rangs supérieurs la cause de la mauvaise volonté ; il ne leur manquait au contraire ni de zèle ni d'activité, mais ils étaient inutiles, car ces grandes qualités n'étaient pas fructifiées par une bonne volonté, qui manquait aux rangs inférieurs.

» Ceci est à déplorer hautement pour les manœuvres qui viennent d'être terminées, mais peut en même temps nous consoler pour l'avenir, car cela nous laisse l'espérance que si une fois il s'agit d'une affaire sérieuse, l'armée suisse, levée et rassemblée dans un but grave et qu'on lui aura clairement expliqué, accomplira de beaucoup plus grandes choses que malheureusement elle n'en a accompli durant ce camp, car les dernières manœuvres ne sont point en quelque sorte une échelle de ce que peut l'armée suisse. Cependant nous avouerons avec notre chef que l'enthousiasme pour faire quelque chose ne comble pas tous les vides ; une armée ne se forme pas du jour au lendemain, elle a besoin d'un exercice varié et répété pour devenir capable de tenir la campagne ; le plus noble enthousiasme ne sert absolument à rien si les membres et les organes qu'il doit animer ne sont pas préparés et exercés. Tout le monde sera donc parfaitement d'accord que la fréquence des exercices n'est pas une nécessité seulement pour les officiers supérieurs, mais aussi pour les simples soldats, car ces exercices sont pour nous le seul moyen d'acquérir une pratique quelconque de l'art de la guerre. »

Le rédacteur de la *Gazette fédérale,* après ces vues générales, entre ensuite dans quelques détails plus spéciaux et s'exprime ainsi :

« Nous n'avons, pour notre compte, pas vu de plus grandes manœuvres en par-

ticulier à l'étranger, nous ne pouvons donc porter un jugement sans appel sur celles du camp de l'Est. Mais cependant il nous semble que ces manœuvres en temps de paix — desquelles par conséquent il faut retrancher comme éléments le courage et les résultats obtenus — sont plus difficiles en plusieurs points que la guerre elle-même. On doit d'abord se représenter ce que souvent la guerre a de plus compréhensible. Une fois que les balles sifflent on voit mieux où on pourra se placer avec le plus d'avantage, quelles distances on doit prendre, quel est l'effet du feu des différentes armes. Aucun commandement n'est à dédaigner, et certains terrains, comme les vignes par exemple, ne sont plus considérées comme impraticables. Ce sont tout autant de choses qu'on omet ou qu'on juge faussement si on s'en représente l'effet seulement d'une manière artificielle et non comme le résultat de la réalité. Par contre on peut exiger des manœuvres d'exercice qu'elles soient exécutées d'après un bon plan et conformément à ce plan. Car sinon tout cela devient une espèce de tir sans aucun plan et sans aucun but. Il est indubitable qu'il est arrivé qu'on a tiré sans aucun plan; qu'on ait tiré sans but, cela est arrivé en partie. En même temps, il nous semble qu'on eût pu restreindre les limites du champ de manœuvres pour représenter la guerre aux yeux des soldats avec la plus grande clarté possible : l'absence de cette précaution est probablement la cause que souvent les corps sont restés isolés, que souvent toutes les troupes ont été ramenées dans leurs premiers lieux de rassemblement où l'on ne retrouvait plus de réserve, etc., etc. Il est vrai que cela dépendait beaucoup des caractères différents des chefs de corps. Là, le commandant du corps de l'Est était un Suisse français, bouillant et rempli d'ardeur, qui attaquait toujours avec impétuosité et qui, en particulier les deux premiers jours, garda pour lui de la bataille la part du lion. Il ne restait à son collègue plus prudent que le soin de lui couvrir les flancs. C'est ainsi qu'il arriva, par exemple, que les deux premiers jours, sur l'extrémité de l'aile gauche, nous ne vîmes rien de l'ennemi sauf quelques chaînes de tirailleurs et quoique nous le poursuivîmes presque toujours à la course. Notre adversaire, lorsqu'il eut repris l'offensive le troisième jour, tira si bien sa revanche de cette inexorable poursuite, qu'on arriva jusqu'à Pfyn dans le plus grand désordre; il ne pouvait être question d'une retraite bien ordonnée tout en admettant qu'elle eût été prévue et préparée, ce que nous ne savons point. Il a été prouvé que la journée a été gâtée par cette offensive trop précipitée, car la colonne qui devait, d'une manière plus sensée, forcer à la retraite ce corps sans cela supérieur, arriva trop tard à Pfyn. A part cette faute évidente, la position près de Pfyn (en admettant qu'elle fût tactiquement possible) pouvait donner une image assez bonne des dangers que présentent les défilés.

» Cela rappelait en petit les descriptions du passage de la Bérésina. Si, dans ce moment-ci, l'affaire eût été sérieuse des milliers d'hommes seraient restés devant le pont, près de Pfyn et la plus grande partie eût été acculée à la Thour.

» Du reste, il nous semble que le combat s'engageait et se développait beaucoup trop rapidement. Une fois engagé il n'y avait plus de pause, plus d'interruption. Un corps avait l'ordre pour toujours marcher en avant et il le faisait sans nulle-

ment s'inquiéter de ce qui pouvait l'arrêter et de celui qu'il poursuivait, l'autre se retirait comme le voulait son devoir. Cette circonstance est inséparable des manœuvres en temps de paix : dans la réalité cela arriverait difficilement comme nous venons de le montrer. Car si on ne sait pas d'avance quel sera le vainqueur, si en chemin les rangs s'éclaircissent, il doit nécessairement y avoir des moments où les combattants s'arrêtent d'eux-mêmes pour se rassembler et se réorganiser. A part ces défauts qui en tout cas sont imputables aux chefs de corps, cela eût pu beaucoup plus mal aller, et les troupes ont prouvé qu'elles possédaient un admirable instinct. On a pu profiter de cette occasion pour comparer les différentes armes. Pour notre part, nous trouvons que l'artillerie a encore une fois brillamment prouvé sa grande intelligence et son tact : elle prit en général d'excellentes positions qui furent malheureusement trop peu respectées. La cavalerie dépassa de beaucoup ce qu'on attendait d'elle : malheur au bataillon sur lequel fondait une de ses colonnes ; les escadrons l'entouraient comme des éperviers, et sur un signe eussent sabré dans les rangs. Les services rendus par les carabiniers étaient les plus médiocres ; cela provient de leur instruction qui hésite encore à trancher la question si on doit les employer comme infanterie légère ou comme arme de position. Ils firent le premier de ces deux services, autant que nous avons pu nous en apercevoir, avec très peu d'intelligence et encore moins d'activité. Les carabiniers n'acquerront point leur ancienne utilité avant que cette question soit clairement définie et tranchée. Plusieurs personnes ajoutent même à ce que nous venons de dire, qu'on devrait dissoudre cette arme spéciale, faire entrer les carabiniers dans les compagnies de chasseurs et leur distribuer à tous une arme de précision.

» On a pu faire souvent tort à l'infanterie : on remarqua chez elle de l'ordre et de la décision. Les défauts qu'elle présenta ne peuvent lui être complètement imputés. Comme on le sait, on la fit manœuvrer par demi-bataillons ; ceux-ci étaient donc trop faibles. De six pelotons, l'un était disposé en chaîne ; un second, employé à l'escorte d'une batterie, ne pouvait plus être porté en ligne de compte, et, au milieu du combat, arrivait souvent un officier d'état-major qui en prenait un troisième pour le faire servir à un but spécial. C'est ainsi qu'il arriva que cette arme se fondait pour ainsi dire. De plus on prit trop souvent peu garde à la nature de l'arme de l'infanterie. Il est impossible que des troupes à pied, avec le sac et la batterie de cuisine sur le dos, puissent parcourir à la course, ou plutôt au trot, de grands espaces sur des terrains pierreux ou des champs labourés, sans que les colonnes s'ouvrent et qu'il ne s'en suive du désordre. Et cependant on leur demanda souvent un pareil service ; cela venait de fréquentes marches en avant ou en retraite. Cette course, ou mieux ce trot, qu'on peut demander à l'artillerie et à la cavalerie, ne convient point du tout à l'infanterie ; elle fatigue les hommes, elle jette le désordre dans les rangs, et au bout du compte, tout bien calculé, cela ne va pas plus vite que si on eût fait les choses tranquillement et sans fièvre. On aurait pu épargner les marches rapides pour les cas strictement nécessaires et en particulier pour les assauts, car on aurait ainsi une troupe bien organisée, qui, sur commandement, pourrait accomplir toutes les évolutions avec la plus grande précision.

» Au total, on peut dire que toutes les armes répondent à leur but et qu'elles se complètent et se soutiennent mutuellement avec succès. Il serait seulement à désirer qu'elles eussent plus souvent l'occasion d'exercer et manœuvrer ensemble. De fréquents rassemblements de troupes sont donc de la plus haute nécessité au double point de vue militaire et tactique. »

Nous avons maintenant quelque chose à ajouter à ce rapport. Nous admettons que des manœuvres en temps de paix sont tout aussi difficiles que la guerre elle-même. Car, comme le dit l'auteur de l'article, d'un côté on doit beaucoup agir par suppositions, et d'un autre côté il manque souvent la nécessité qui, en d'autres temps, forcerait à faire de certaines choses indispensables en temps de guerre, omises en temps de paix. Nous devons cependant, malgré les observations désagréables faites sur l'esprit de la troupe, nous réjouir de son obéissance, qui lui permit de bien accomplir son devoir, nonobstant le déplaisir qu'elle pouvait ressentir. Nous devons encore ajouter une des raisons qui ont été omises lorsqu'on parla de l'indolence et de la paresse des troupes. Auparavant lorsque celles-ci partaient pour un rassemblement, avant d'arriver au camp ou à la manœuvre elles avaient quatre, cinq ou même encore plusieurs jours de marche ; elles s'habituaient aux étapes, elles apprenaient à porter le sac et se fortifiaient de cette manière ; aujourd'hui elles partent très commodément en chemin de fer pour la manœuvre aux exigences de laquelle elles ne sont point encore préparées. Comment un bataillon, dont les soldats n'ont depuis peut-être une année pas porté le havresac, qui se rassemble le dimanche à Zurich, est amené le lundi en Thurgovie par la vapeur, et le mardi est employé à de grandes manœuvres avec le sac et la batterie de cuisine sur le dos, peut-il être immédiatement capable de faire tout ce qu'on lui demande ? Nous devons peser sur ce point ! Il est très beau de pouvoir transporter rapidement les troupes, et en temps de guerre cela peut rendre les plus inappréciables services ; par contre nous devons nous prononcer contre un trop fréquent emploi de ce moyen en temps de paix. Rien n'exerce et ne fortifie le soldat plus que de longues marches, et rien ne l'efféminé plus que de voyager en chemin de fer. A ce point de vue, nous devons attirer l'attention sur les paroles de Mieroslawski qui, lorsqu'il prit le commandement de l'armée de l'insurrection badoise en 1849, se plaignait amèrement de l'infanterie « qui ne pouvait marcher, parce qu'elle » avait toujours voyagé en chemin de fer. »

Servons-nous du chemin de fer avec beaucoup de prudence en temps de paix ; entrer dans les wagons et en sortir est bientôt appris, et nous pouvons difficilement en temps de paix expédier une grande quantité de troupes, comme toute une brigade, par exemple. Si on veut se servir de chemins de fer, il faut en combiner l'usage avec des marches. Un bataillon, par exemple, qui de Bâle doit se rendre en Thurgovie, peut marcher le premier jour jusqu'à Frick, le second jusqu'à Brugg et est transporté de là à Zurich, le troisième marcher jusqu'à Winterthour et est transporté de là à Frauenfeld ; cependant tout en expédiant les fourgons, caissons et effets d'officiers par le chemin de fer.

Nous devons de plus réfléchir que les effets des soldats, des soldats d'infanterie en particulier, sont en général beaucoup trop pesants. Pourquoi le frac d'uniforme pesant au moins de deux à trois livres devait-il être porté jusqu'à Frauenfeld? La dernière parade n'eût-elle pas été tout aussi imposante si toutes les troupes eussent été en tenue de marche ou de combat, en capote? La réponse ne peut être douteuse. Le soldat se charge souvent énormément avec l'attirail pour se nettoyer. Par exemple à quoi sert le morceau de bois qu'il nomme *patience* et dont les fonctions peuvent être aisément remplies par deux doigts. On ne devrait non plus souffrir que le soldat se charge de trop de linge. La « chère maman » ne laisse pas partir son garçon pour la guerre sans lui fourrer deux ou trois chemises dans son sac, mais la « chère maman » ne portera pas le sac et ne sait par conséquent pas la charge qu'elle a ajoutée à celle qui se trouvera sans cela sur le dos de son garçon. Peu d'effets, c'est là une recommandation pressante que nous devons adresser à l'infanterie.

Telles sont les causes qui peuvent avoir amené cette indolence qu'on a pu remarquer. Une faute qui a été relevée par l'auteur de l'article de la *Gazette fédérale* est évidemment la précipitation des mouvements. Nous savons qu'on a beaucoup manqué à ce point de vue là; nous sommes, il est vrai, des amis du pas de course, nous voulons qu'il soit employé pour les déployements, pour la formation en colonne, mais chaque chose a ses limites, et il y a une grande différence entre le pas de course employé pour déployer ou pour former un carré, et le pas de course pour faire parcourir à une colonne des champs labourés ou pour faire manœuvrer des chasseurs jusqu'à ce qu'ils en perdent la respiration. Cette dernière observation que nous faisons porte sur une faute qui devrait être formellement interdite. Si en temps de guerre il s'agit d'atteindre promptement un point éloigné, on pourra employer le pas de course, mais c'est une exception qui ne doit point devenir la règle pour des manœuvres en temps de paix.

Nous avons enfin à toucher une organisation qui nous a déplu pour les rassemblements de troupes. C'est cette école des cadres qui les précède. Dès le commencement nous avons eu toujours la même opinion, mais nous l'avons tue jusqu'à ce que l'expérience nous permît de nous exprimer à ce sujet. L'expérience n'est, d'après de nombreux rapports, point favorable à cette école; à l'avenir elle devrait donc être abolie et remplacée par quelque autre chose; nous croyons qu'il serait préférable que l'instruction préparatoire eût lieu dans les cantons. Les unités tactiques destinées aux rassemblements de troupes pourraient suivre chez elles un cours de répétition ordinaire, et, à la fin de celui-ci, se rendre au lieu de rassemblement de la division à laquelle elles appartiennent.

Il est entendu que le chef de la division pourrait exiger certaines choses de la part des cantons, comme par exemple que les bataillons soient parfaitement exercés au service de sûreté et au service de l'infanterie légère, ou à la formation du carré, etc. Tout cela peut être exercé dans les cantons, et, une fois aux lieux de rassemblement, certaines difficultés sont déjà familières aux bataillons. Si par la dislocation

d'un bataillon et de ce qu'on lui ôte les deux tiers des cadres, la discipline n'aura pas à souffrir; c'est une question que nous n'attaquerons pas maintenant : peut-être aurions-nous une réponse de quelque officier qui aurait fait la dernière campagne.

Si l'instruction préparatoire avait lieu dans les communes, la marche au lieu du rendez-vous pourrait, d'un simple exercice d'étapes, être changée en une marche tactique : on devrait prendre soin que deux ou trois bataillons fissent la marche ensemble. Il n'est pas si facile de marcher en colonne nombreuse, qu'on voudrait bien se le représenter. Les dits bataillons auraient à se rendre à la même heure dans un certain lieu. Un colonel fédéral prendrait le commandement; puis on procéderait à la marche en observant l'ordre de marche et en exécutant le service d'une troupe en marche; au bout de l'étape on rechercherait une position de bataille.

Si on veut décharger du fardeau des logements quelques localités, on pourrait se servir du chemin de fer pour transporter un bataillon deux ou trois lieues plus loin. Cette manière de marches serait très instructive et servirait plus que mainte théorie.

Terminons. Autant que nous pouvons en juger d'après les deux derniers rassemblements de troupes, ceux-ci ont démontré la haute nécessité pour tout le monde, chefs et troupes, de les répéter souvent. Chacun, le plus ennemi même de notre organisation militaire avancera qu'il était de la plus impardonnable négligence de ne donner depuis quatre ans, pas la moindre occasion à nos troupes de s'exercer dans le service de campagne. Pareille chose ne doit plus se renouveler, et au contraire on doit faire naître plus souvent ces occasions et les cantons pourraient même se réunir entr'eux pour donner à leurs troupes des exercices répétés. Combien, par exemple, de manœuvres pourrait-on combiner si des trois ou quatre bataillons qui à la même époque suivent un cours de répétition à Bâle, Liestal, Soleure, Aarau, Zurich, Frauenfeld, Schaffhouse, etc., manœuvraient les uns contre les autres pendant deux jours à la fin de leur cours de répétition! Combien d'occasions pour l'état-major d'étendre ses connaissances : car il n'y a pas de plaintes plus justes que celles des officiers d'état-major lorsqu'ils se plaignent de ce que leur instruction est beaucoup plus abrégée que celle des troupes.

Nous devons bien nous pénétrer de ce que nous venons de dire : les temps menacent et nous ne savons point si plus tard nous ne devrons point donner une meilleure preuve de notre savoir-faire que celles données par de simples rassemblements de troupes; ainsi la main à l'œuvre! *(Schw. Militär-Zeitung.)*

M. le colonel fédéral Ziegler, en licenciant la division placée sous son commandement, lui a adressé l'ordre du jour suivant :

« Quartier-général de Frauenfeld, 11 octobre 1856.

» La division de l'Est a rempli la tâche qui lui avait été imposée. Je laisse à chacun des chefs, à chacun des officiers de la division, le soin d'examiner s'il a accompli